

Anton répandit la nouvelle : le chef de la police de Bagdad

avait rendu visite à Farida. Il laissait planer l'incertitude et l'ambiguïté sur la nature de la visite. Et quand un militaire, un fonctionnaire demandait Farida à sa table, Anton répondait qu'elle n'acceptait pas d'invitation. Puis, fermant les yeux, il confiait que le chef de la police viendrait ce soir, à moins que quelque affaire pressante...

Au *malha*, garçons, musiciens, autres artistes prenaient pour acquis que Jawad Hachem, un homme incorruptible, disait-on, protégeait Farida. Anton s'arrangea pour que la nouvelle atteignît les oreilles de Sasson, qui sans doute la répèterait à Salim, qui à son tour, en parlerait à l'intéressée elle-même.

Sasson, qui en voulait à son ami de le tenir à l'écart, ne

Note de l'auteur : Ce texte est l'extrait d'un roman, l'histoire d'une chanteuse de Bagdad. Méprisée parce que juive, ignorée parce que femme, rejetée parce que chanteuse, Farida lutte pour vivre sa passion et son art, pour sa liberté dans une société archaïque, bouleversée, celle de l'Irak de 1936 sur laquelle plane l'ombre inquiétante de la guerre.

l'invitait plus chez lui. D'ailleurs, Salim ne voyait plus sa famille. Sa vie était partagée entre le bureau et la maison de Karradah. Sa famille savait qu'il entretenait une femme. On n'en connaissait pas l'identité. Et l'oncle et la tante Agha, eux-mêmes, ne savaient pas qui avait fait "tomber" Farida. Salim souhaitait que le secret éclatât, bien que profondément humilié d'admettre que toute sa richesse, tout son amour, tout l'amour de Farida, ne feraient pas de lui un protecteur. Il n'était pas de taille. Faire face à l'armée, la police et les tribus bédouines, ce n'était pas l'affaire d'un juif.

Sasson devinait la vie de son partenaire, ses angoisses, sa lassitude. Salim s'acharnait au travail ou, pris d'une subite léthargie, traitait distraitement les clients, écoutait Sasson sans réagir. Quand Sasson lui fit part de la rumeur au sujet du chef de la police, il encaissa l'humiliation sans avouer qu'il était, de la partie, le premier concerné. Il eut soudain envie de se confesser à Sasson, de se soulager d'un secret qui l'étouffait.

Jawad Hachem revint au *malha* une semaine plus tard. Il pleuvait et un vent froid soufflait. Les rares passants de la rue Rachid s'abritaient sous les arcades. La salle était à moitié vide. Quand Anton prévint Farida que le chef de la police était dans la salle, elle en eut une telle joie qu'elle se sentit coupable. Tous les jours, Anton faisait allusion à son ombre protectrice. Sa présence hypothétique éloignait les intrus.

De la scène, son regard rencontra celui de son admirateur, et Farida fut bouleversée par la douceur de la demande. Jawad donnait sans insister. Elle ferma les yeux pour s'oublier dans le chant et en traversant la salle après son tour de chant, elle ne vit que Jawad, là au premier rang. Un sourire léger, à peine perceptible, établissait une complicité impossible à repousser. Elle acceptait l'hommage. Un policier musulman était dans son esprit le conquérant sauvage et le protecteur de la femme et de l'enfant. Il suffirait dans la nuit obscure, de lui dire : "Je suis ta sœur. J'ai peur de rentrer seule" pour qu'il l'accompagnât jusqu'à sa porte. La toucher serait une transgression du code d'honneur, plus rigide que toutes les lois. Jawad n'était ni le protecteur ni le sauvage. Elle était mariée. Elle ne connaissait qu'un homme à qui elle avait donné sa vie, voué son âme, son esprit et son corps.

Toujours accompagné de ses lieutenants, Jawad partit après son dernier tour de chant sans l'avoir approchée. Elle fut déçue. Ce soir-là, elle se pressa contre Salim, cherchant à se fondre en lui. Elle était la servante du désir de son amant, l'excitant pour le calmer, comme si elle s'oubliait, demandait pardon ; elle retrouvait le chemin qui les unissait et qu'elle avait quitté. Elle sentit son corps insuffisant à exprimer sa soumission au désir ; son amour n'était pas un mur infranchissable. Elle chantait devant son public. Il y avait là Salim, absent, et un Jawad, qui, sans ouvrir la bouche, la sollicitait. Il était d'autant plus fort qu'il ne faisait pas état de sa puissance. Comment le dire à Salim, comment, silencieusement, l'appeler à son secours ? Elle l'aimait. Elle n'aimait que lui. Et le policier musulman ne la menaçait pas. Il l'écoutait chanter. Pourquoi était-elle si contente qu'il fût là et qu'il la regardât en silence ? Ce regard ne contredisait pas son amour pour Salim. Cet amour débordant la submergeait. Le regard d'un autre, même si elle y répondait, en était la confirmation. Elle étouffait dans son corps, si petit, si étroit, pour contenir tout son amour et celui de Salim n'était pas assez vaste pour recevoir son immensité.

Le matin, se dégageant des bras de Salim, elle se demanda si elle ne cherchait pas des excuses pour échapper à Salim, à son amour ; une interrogation écartée rapidement. A Karradah, elle ne chantait plus. Ses soirées l'épuisaient et la musique, son chant s'associaient désormais dans son esprit à l'atmosphère du *malha*, à une confusion de bruit et de visages, d'appels et de cris, de rires et d'exclamations. Il lui fallait des heures pour se retrouver.

Quand elle entrait en scène, l'orchestre lui insufflait l'élan, sinon le désir ou l'enthousiasme. Elle cherchait à s'absenter du bruit, désespérant d'imposer un silence immédiat. Réfugiée dans sa propre voix, elle écoutait son chant évoluer, peu à peu, vers une assurance, gagnée volute par volute. Elle résistait à la tentation d'opposer le mépris à l'inattention. Elle tomberait alors dans l'artifice et l'ennui, et se sentirait inutile. Le chant devenait un travail, une fonction, un moyen de gagner sa subsistance. Et, au retour, elle se pressait contre Salim et répétait, pour se rassurer, "je chante mon amour pour toi, je chante par amour

pour toi." Salim, ému, finit par s'habituer à ce qui lui apparaissait comme un rituel, un moyen de trouver la force, le courage de continuer. Il l'aimait lui aussi, et ne voyant pas dans la confusion des routes quel chemin prendre, il la serrait contre lui pour se protéger. Elle était là au départ et à l'arrivée, et il ne saurait trouver désormais aucune autre certitude. Parfois, il allait écouter la fin de son chant et croyait la retrouver. Puis, dans le taxi, elle se blottissait contre lui, cherchant un refuge qu'il ne pouvait pas lui offrir, et il sentait sa fatigue rejoindre la sienne, décuplée par la sienne.

Souvent, elle cherchait délibérément à se perdre dans son chant. Ses improvisations de *ya laili* évoluaient sans contrôle. Elle ressentait, à chanter, un frisson semblable à celui que suscitaient en elle les errances vocales d'Asmahan et d'Oum Koulthoum. Elle attendait ce moment pour se réconcilier avec la vie qu'elle avait choisie. Et dès que sa voix s'effaçait dans un silence voulu, la salle éclatait. "Allah, Allah", criait-on de toute part. Et c'était la fin de l'ivresse. Elle n'était pas à bout de souffle, son chant allait reprendre, elle imposerait, au moment voulu, le silence et à nouveau, la salle disparaîtrait dans la pénombre, et elle flotterait sur les vagues de ses propres modulations. Elle chanterait l'insuffisance de son amour et pour s'en consoler, elle se réfugierait dans le chant pour retrouver la vie et la plénitude perdue et lointaine de l'amour.

Jawad venait le vendredi soir sans jamais la rejoindre dans les coulisses. Elle se mit à attendre les vendredis, à guetter son arrivée. Elle lui adressait son chant et lui, applaudissait, sans autre signe que celui d'un parfait spectateur.

Un samedi, à la fin de la soirée, Anton la retint. Embarrassé et joyeux, il lui annoncerait une nouvelle, une bonne nouvelle, du moins pour lui.

— Jawad est venu me voir, commença-t-il.

— Quand ? Où ? Est-il là ?

— Non, fit-il d'un sourire satisfait. Il est venu durant l'après-midi. Heureusement que j'étais là.

— Qu'est-ce qu'il veut ? dit-elle d'un ton indifférent.

Elle tremblait de joie et d'appréhension.

— On a parlé de choses et d'autres.

— Très bien, fit-elle, à moitié fâchée.

— Il a parlé de toi. Il organise une fête pour son beau-frère, Hassan al Sayyab. C'est un chef de tribu de Dulaym. Chaque fois qu'il vient à Bagdad, c'est une suite de fêtes et de réceptions. Il retient et transforme le malha. On se croit en plein désert, sous la tente. Sa suite, ses frères, ses cousins, en aba, en costume de bédouins, l'accompagnent.

Pour masquer son exaspération, Farida ramassa son voile. Anton comprit qu'elle était à bout de patience.

— Il se demande si tu peux honorer la fête de ta présence. Il ne te demande pas de chanter, mais d'être là. Il a une maison à Sulaykh où il ne va qu'à certaines occasions. Sa famille habite à Haydarkhana. En été, il va à Sulaykh passer la soirée au bord du fleuve. Il fait assez chaud pour le mazkouf, mais la fête se déroulera à l'intérieur.

— Je vais réfléchir.

— Farida, refuser serait le pire affront. Tu ne connais pas les...

Il allait dire les musulmans, mais s'arrêta à temps.

— Oui. Je les connais. Je les vois tous les soirs.

— Ce n'est rien ici. Jawad est le chef de la police et Hassan a un sens de l'honneur qui nous dépasse. Tu sais que pour un oui ou un non, ils jouent du poignard et du revolver.

— Je n'ai pas peur.

— Pas toi. Mais c'est moi qui écoperais. Farida, tu ne peux pas. C'est un honneur. Il t'invite. Rien n'arrivera. Son beau-frère ! Tu imagines. Ta présence est le plus beau cadeau qu'il puisse lui offrir, cela n'a pas de prix.

Elle mit son voile pour cacher sa joie et son impatience.

Le taxi l'attendait à la fin de son premier tour de chant.

Anton expliqua son absence à l'auditoire. Malgré ses airs mystérieux, ses mots couverts, il ne laissa aucun doute sur l'identité du personnage officiel qui l'invitait à sa fête. Et cela ne nuirait pas au prestige du *malha Al Zawraa*.

C'était la première fois que Farida s'aventurait dans le quartier de Sulaykh. La vaste maison en bordure du fleuve lui sembla un palais. Des hommes en civil se tenaient à l'entrée. C'était la fin de l'hiver. Bientôt, on monterait les lits sur les toits et on

installerait les ventilateurs. Ce soir, la brise à peine sensible donnait un avant-goût du vent chaud de l'été. Farida, voilée, pénétra timidement dans la cour. Dès son entrée, le brouhaha cessa. Jawad, assis au milieu d'hommes en kouffia et akal, se leva pour l'accueillir. Trois rangs d'hommes occupaient la cour, et les passages couverts menant aux chambres étaient encombrés de chaises où les femmes, toutes voilées de noir, s'entassaient. Faisant face aux hommes, Sami, entouré de trois musiciens, improvisait au oud.

Jawad répéta plusieurs fois à Farida que sa présence était un honneur et, pour lui, une grande joie. Voulait-elle se reposer dans une chambre ? Craintive, et soupçonneuse sur la nature du repos, Farida déclina. Sa chaise l'attendait entre Sami et Fouad, le joueur de nay. Elle retira son voile. Elle entra en scène. Elle avait donc des droits qu'on n'octroyait point aux autres femmes, à la périphérie de l'assemblée masculine. Des domestiques, en nombre, faisaient la navette entre la cuisine et les invités, offrant les verres d'arak et approvisionnant la table d'assiettes de mazza.

Farida sentit les yeux des hommes et des femmes braqués sur elle sans qu'elle en fût intimidée, à sa surprise. Ce n'était pas le public du *malha*, des inconnus les uns aux autres, mais une famille, avec ses intimités, ses familiarités et ses complicités. Elle, l'étrangère, leur donnait le sens de ce qui les liait, par la joie commune, le plaisir réservé à leur intimité. Elle les sentait tendus. Fouad, le joueur de nay, se leva : "Mesdames et messieurs, ce soir nous nous honorons d'avoir comme invitée la chanteuse la plus populaire d'Irak et l'une des plus grandes chanteuses du Moyen-Orient, Farida Agha. Honneur insigne car c'est la première fois que la grande artiste consent à chanter ailleurs que sur la scène du *malha Al Zawraa*, dont elle est la vedette."

Les applaudissements retentirent. Farida commença ses *ya laili* d'une voix basse, sourde, quasi blanche. Puis, petit à petit, les yeux à demi-fermés, elle s'oublia. Elle se tourna vers le fleuve qui lui semblait aussi lointain qu'un rêve, puis revenant à nouveau vers l'auditoire, ses yeux reconnurent ceux de Jawad, dans l'attente. Elle accéléra le rythme que son corps ponctuait. Elle crut lire une joie, une douceur inconnue d'elle dans le

regard sombre de Jawad. Entraînée dans un tourbillon, elle invoqua le visage de Salim, incongru, hors d'atteinte, sans prise sur ce monde inconnu. Des musulmans, qu'elle avait côtoyés toute sa vie sans leur adresser la parole. Les hommes avec kouffia et akal, aussi étrangers que des Hindous ou des Américains, mais qui applaudissaient, criaient leur joie chaque fois que sa voix s'élevait, puis baissait interminablement pour s'épuiser dans sa propre substance, et disparaître dans le silence, arrêt et promesse de reprise. Elle écoutait les applaudissements, reprenait son souffle, impatiente de recommencer. Jamais elle n'avait senti un public aussi proche et aussi subjugué. Il suivait ses gestes, obéissait à chacun de ses signes. Farida se sentit forte, sa puissance décuplée par le regard implorant de Jawad. Elle le devina prêt à toutes les folies, à toutes les aventures. Habitée à la passion silencieuse de Salim, à son amour sûr balisé d'une vie ordonnée, elle se crut envahie par l'appel vers l'inconnu, une route étrangère à toutes précautions, sans frayeur des précipices. Elle se sentit forte de sa victoire, assurée de l'ultime triomphe.

Elle vit Hassan Al Sayyab s'avancer vers elle, puis hésiter. Un petit garçon, se dit Farida. Sa voix rugissante, son aba et ses poignards ne l'effrayeraient point. Un petit garçon timide, qui, pour la première fois de sa vie, parlerait à une femme.

Quand il fut devant elle, il s'inclina puis se dirigea vers Fouad à qui il fit l'éloge des musiciens. Fouad attribua le mérite d'une exécution parfaite à Sami auquel le Cheikh réitéra ses louanges. Sami, à son tour, loua Farida et Hassan, s'enhardissant, le regard levé vers elle, se mit à exprimer son admiration et à la remercier en son nom et en celui de son beau-frère d'avoir accepté l'invitation de la famille. Farida, tête inclinée, répondit par une formule de politesse, puis son regard se perdit dans la salle, une manière de donner son congé au chef de tribu.

Sur une table était dressé un kouzi, un agneau au riz et aux tomates. Par ordre de préséance, les hommes se servaient, chacun invitant courtoisement l'autre à le précéder. Après la hiérarchie vint le fretin des invités qui dévasta la table. Les domestiques apportèrent un deuxième kouzi et à leur tour, les femmes vidèrent les plats. L'orchestre s'était tu, mais les autres bruits se firent assourdissants. Farida décida de chanter avant le service

des desserts, baklawa et zelabia, puis de se retirer aussitôt après. À peine les hommes eurent-ils terminé leur repas, que Fouad commença les improvisations, suivi par Mourad, le joueur de kanoun, à son tour suivi de Sami. Et ce fut à nouveau l'orchestre au complet annonçant le second tour de chant de la chanteuse. Farida, debout devant sa chaise, commença ses *ya laili* d'une voix haute, les termina brusquement, puis entonna *Ala dhafaej dejla merr*, une chanson de sa composition, puis des œuvres de Laïla Mourad et d'Asmahan.

Les applaudissements et les cris fusaient, hommes et femmes unis dans l'enthousiasme. Un auditoire différent de celui de *malha*, et qui était pour la joie. Elle en dispensait les signes, et pour certains la substance. Ala fin de son tour de chant, elle s'esquiva. Elle était l'étrangère, non parce qu'ils étaient tous musulmans, mais parce que leur fête n'était pas la sienne. Tant qu'elle chanterait, elle ne serait pas de la famille, d'aucune famille.

Jawad était à la porte. Il retint sa main dans les siennes, la pressa.

— La prochaine fois, tu viendras seule. C'est toi qu'on fêtera.

Elle baissa les yeux, sourit, mais ne dit mot. Une voiture de la police la ramena à Karradah. Salim n'était pas là. Elle ressentit un soulagement d'être seule.

Le lendemain, un policier en civil l'attendait au *malha*. Il lui remit une boîte enveloppée dans une étoffe. Elle attendrait d'être chez elle pour l'ouvrir, à l'abri de la curiosité d'Anton. Le cadeau était offert par Jawad et par son beau-frère Hassan. Pourvu que Salim ne fût pas là. Elle s'en voulait cependant de souhaiter son absence, fût-ce dans son esprit. Il était déjà au lit, et Farida se donna à l'amour avec acharnement, comme si elle lui demandait pardon. Ce n'est que le lendemain qu'elle ouvrit la boîte. Deux bracelets en or, achetés chez un bijoutier juif. Elle en reconnut la qualité pour les avoir tant admirés aux poignets de sa tante.